

LES LANGUES
IMAGINAIRES

MARINA YAGUELLO

LES LANGUES IMAGINAIRES

Mythes, utopies, fantasmes, chimères
et fictions linguistiques

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-082364-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

Les Langues imaginaires sont une version nouvelle, profondément remaniée et augmentée, d'un livre paru en 1984 sous le titre *Les Fous du langage*, avec en sous-titre *Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*. L'ouvrage se trouvait épuisé depuis quelque temps, alors même que le sujet, peu exploré à l'époque où j'ai commencé mes recherches, n'a pas cessé depuis de susciter l'intérêt des chercheurs et du public, avec la publication notamment de *La Linguistique fantastique* sous la direction de Sylvain Auroux en 1985, de *La Recherche de la langue parfaite* d'Umberto Eco, faisant suite à son séminaire du Collège de France, en 1994, du *Dictionnaire des langues imaginaires* de Paolo Albani et Buonarroti Berlinghiero, également en 1994, et enfin de l'ouvrage collectif *Aux origines des langues et du langage*, sous la direction de Jean-Marie Hombert, en 2005.

En même temps, on a pu assister à un développement inattendu de la *pratique* de l'invention de langues sur des terrains très divers : il semble y avoir actuellement une résurgence du spiritisme et une montée du pentecôtisme avec des phénomènes de glossolalie et de xénoglossie ; les langues construites avec une visée de communication internationale bénéficient pour leur part d'un immense regain d'intérêt, en grande partie grâce à *Internet* (et les espérantistes ne sont pas les derniers à surfer sur cette vague) ; l'invention de langues est même devenue un passe-temps, avec son marché (des logiciels spé-

cialisés, d'innombrables sites dédiés) et son public de fans (environ 40 000 personnes aux États-Unis s'adonnent à ce hobby). Certaines de ces langues, comme le *lojban*, ont été créées pour illustrer des théories linguistiques.

Le cinéma, de son côté, a proposé plusieurs films où était exploitée la composante linguistique : la série culte *Star Trek* et son *klíngon*, qui aurait, paraît-il, 250 000 locuteurs, qui s'en servent comme d'une langue cryptique et en font un signe de connivence. La trilogie de Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*, a été portée à l'écran entre 2000 et 2003. Et on se souvient bien sûr du film *La Guerre du feu* de Jean-Jacques Annaud, pour lequel Anthony Burgess avait inventé la langue de l'homme des cavernes.

Enfin, sur le terrain des théories de l'origine du langage, le monogénéisme fait son grand retour (essentiellement en Russie et en Californie), sans *a priori* dogmatique comme autrefois, mais avec le renfort des nouveaux acquis de la génétique et de la paléontologie. Bref, en ce début de siècle et de millénaire, la logophilie (l'amour des langues) se porte plutôt bien. J'éprouvais des regrets de ne pas avoir pu exploiter tout ce nouveau corpus ; j'ai donc saisi l'occasion de cette réédition pour présenter au public une nouvelle version à la fois enrichie dans son contenu et modifiée dans son organisation interne, d'où la décision de changer le titre.

M. Y., le 30 septembre 2005

AVANT-PROPOS

L'amour du langage

Qu'est-ce qui vous fait écrire un livre ? celui-là et pas un autre ? à tel moment de votre vie ? À cette question banale, j'ai éprouvé l'envie de répondre, sans narcissisme aucun, tout simplement parce que ce livre est né d'un certain nombre d'interrogations, de rencontres, de coïncidences et de concours de circonstances, et qu'il s'est, pour une part, imposé à moi.

À l'origine, donc, une série de coïncidences : des lectures éparées, que rien ne semblait destiner à se rejoindre pour former un jour la trame d'un livre ; des romans de science-fiction comme *L'Enchâssement* de Ian Watson, dont l'intrigue repose sur le postulat chomskyen d'une structure universelle commune à toutes les langues ; *Babel* du Roumain Vladimir Colin, qui unit le thème de la langue originelle de *Bab-ili* ou Babylone à celui de la langue cosmique de l'avenir ; la trilogie du *Seigneur des anneaux* de Tolkien, une œuvre dont le fondement même est la construction de langues, dans la lignée des voyages imaginaires de l'époque classique ; sans oublier *1984* de George Orwell et *1985* d'Anthony Burgess, qui posent à trente ans de distance le problème de la manipulation des consciences par l'aménagement concerté des structures linguistiques et de l'élimination des différences sociales par l'unification de la langue.

Comment ne pas penser, à la lecture de cette dernière œuvre, non seulement aux thèses bien connues d'Edward Sapir et

Benjamin Lee Whorf sur le conditionnement de la pensée par la langue, mais aussi aux théories marristes ? Or, j'avais formé naguère, parce que le livre de Mikhaïl Bakhtine, le sémiologue russe, que je venais de traduire¹, y faisait de fréquentes références, le projet de traduire des extraits des œuvres de Marr et de les publier assortis d'une introduction critique. J'avais lu à cette occasion quelques centaines de pages de cet auteur quasi inédit en français², dont on sait surtout que ses folles élucubrations sur l'origine du langage et l'éradication des « langues de classe » empêchèrent la linguistique soviétique de se développer jusqu'en 1950, année où Staline déclara que le roi était nu...

Le souvenir de la folie linguistique de Marr me revient alors à l'esprit, se croisant avec un autre souvenir lointain : la lecture du livre de Raymond Queneau, *Les Enfants du limon*, dont le héros, Chambernac, entreprend de rédiger une encyclopédie de ceux que l'on est convenu d'appeler les « fous littéraires » ou « fous raisonnants ». Des extraits de cette encyclopédie se trouvent enchâssés dans l'intrigue du roman. Queneau y cite, *via* Chambernac, plusieurs théoriciens « fous » du langage. Je me précipite alors à la Bibliothèque nationale. Surprise ! Les références de Queneau sont authentiques ; ses fous existent bel et bien et nombre d'entre eux prétendent avoir trouvé la trace de la langue primitive de l'humanité. J'ignorais alors – chose que j'appris plus tard par Paul Braffort, compagnon de Raymond Queneau au sein de l'Oulipo – que celui-ci avait effectivement entamé des recherches en vue d'une thèse qu'il ne mena jamais à son terme, et dont il ne subsiste de traces publiées que dans *Les Enfants du limon*³.

1. M. Bakhtine, *Le Marxisme et la Philosophie du langage* (1929), Paris, Éd. de Minuit, 1977.

2. L'ouvrage de Françoise Gadet *et al.*, *Les Maîtres de la langue* (Paris, Maspero, 1979), contient de courts extraits de Marr.

3. Paris, Gallimard, 1938. André Blavier a repris et élargi considérablement le projet de Queneau dans son encyclopédie des *Fous littéraires* (Paris, Veyrier, 1982 ; rééd. augmentée, Paris, Éd. des Cendres, 2000).

Flânant un jour chez les soldeurs de livres du Quartier latin, je mets la main sur les deux livres de Jean-Pierre Brisset, *La Grammaire logique* et *Les Origines humaines*, sans doute un des plus beaux exemples de folie littéraire centrée sur l'origine du langage¹.

Dès lors l'idée se précise, commence à faire son chemin. Je feuillette avidement à la Bibliothèque nationale les fichiers antérieurs à 1900, dans l'espoir d'y découvrir quelque curiosité du même ordre. Soudain un titre me saute aux yeux : *Le Langage martien*, par Victor Henry. Et c'est ainsi que je remonte jusqu'au livre de Théodore Flournoy, *Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*², dont il sera beaucoup question ici. Une autre voie s'ouvre à moi, celle de la création inconsciente de langues inconnues.

Moi qui ne lis jamais la Bible, je retrouve, comme par miracle, dans ma propre bibliothèque, à la faveur d'un déménagement, un volume du Nouveau Testament, qui se révèle n'être autre que les Épîtres aux Corinthiens, dans lesquelles saint Paul aborde justement la question du « parler en langues », ou glossolalie religieuse. Or, j'avais déjà fait mention brièvement de ce phénomène dans *Alice au pays du langage*. J'avais alors reçu une longue lettre d'un lecteur, faisant état de sa propre expérience du parler en langues comme manifestation du Saint-Esprit.

Des fils épars dans ma mémoire commencent dès lors à se nouer. Je me souviens d'un enregistrement pentecôtiste, rap-

1. Les œuvres de J.-P. Brisset, parues autour de 1900, puis redécouvertes par André Breton pour son *Encyclopédie de l'humour noir* en 1930, sont actuellement disponibles aux Presses du Réel (Dijon, 2004). Lors de sa réédition de 1970 chez Tchou, la *Grammaire logique* était accompagnée d'une préface de Michel Foucault.

2. Ce livre a été réédité aux Éditions du Seuil en 1983, avec une introduction et des commentaires par Mireille Cifali et moi-même.

porté des États-Unis par une étudiante, auquel je n'avais accordé que peu d'intérêt sur le moment. Les coïncidences se précisent alors : en consultant une bibliographie américaine sur le mouvement pentecôtiste, je note une référence : *They Speak with Other Tongues*, de John Sherrill. Je fais le tour des bibliothèques parisiennes, sans succès. J'envisage une expédition à la British Library de Londres. Et un beau jour, toujours en rangeant ma bibliothèque, un petit livre se trouve entre mes mains, celui-là même que je cherchais en vain. Une autre étudiante, quelque dix ans auparavant, m'en avait fait cadeau en me pressant de le lire. La considérant comme une illuminée, j'avais rangé le livre sans l'ouvrir.

Ayant publié plusieurs ouvrages où j'abordais la question du sexisme dans la langue, j'avais reçu d'une lectrice un roman de science-fiction basé précisément sur cette même question, *Native Tongue* de Suzette Haden Elgin. Je l'avais laissé de côté : le moment était venu de le lire et d'y découvrir l'invention d'une langue destinée à exprimer le vécu des femmes.

Je me souviens aussi du beau livre de Louis Wolfson, *Le Schizo et les Langues*, dans lequel il appliquait une curieuse méthode néophilologique pour transformer son anglais maternel en un sabir tout personnel qui n'est pas sans rappeler le babélien ou indo-européen vernaculaire de Queneau dans *Les Fleurs bleues*.

Peu à peu se profile le thème de la langue inventée, fabriquée. Une activité qui peut d'ailleurs avoir des motivations sérieuses : j'avais eu en effet l'occasion, comme mes collègues, d'utiliser comme matériel pédagogique ce que les linguistes appellent des *kalaba*. Il s'agit de suites de phrases dans une langue fabriquée, faite de pièces et de morceaux de langues réelles, dont l'étudiant doit décrypter le fonctionnement.

Les associations d'idées dès lors se déclenchent : langues fabriquées, *espéranto*, *volapük*, langues hybrides, pidgins, le *babélien* de Queneau, la langue *elfique* de Tolkien, les jargons

de Swift et Rabelais, la reconstitution – scientifique mais néanmoins fantasmatique – de l'indo-européen primitif.

Au fil des jours, les matériaux s'accumulent. Le sujet me possède de plus en plus. J'en parle à mes amis, mes proches, mes étudiants. À chaque fois, un déclic. Ah oui ! il y a tel livre de science-fiction qui contient une élaboration de langue, tel voyage imaginaire, telle théorie bizarre, tel ouvrage de référence, telle langue artificielle créée par un chercheur obscur : j'apprends ainsi que l'*espéranto* n'est que la plus connue d'environ quatre cents langues artificielles répertoriées, sans compter toutes celles qui sont perdues pour l'histoire : au sein de la race des inventeurs m'apparaît une catégorie bien définie, celle des inventeurs de langues.

À la problématique de la construction de langues artificielles se greffe la question de l'émergence spontanée de sabirs et de pidgins, d'interlangues de communication en situation de contact de langues, de l'apprentissage des langues maternelles et étrangères. Et de fil en aiguille resurgit sous une autre forme la question des universaux linguistiques.

Je sens de plus en plus que je tiens un thème magnifique, cette fois encore sous l'égide de Raymond Queneau, à qui j'avais déjà dédié *Alice au pays du langage*. Et c'est dans la fièvre, dans un état d'excitation intellectuelle constante que j'ai poursuivi, pendant trois années, des réflexions et des recherches qui m'ont amenée à lire ou à relire des textes aussi divers – je cite pêle-mêle – que l'Ancien et le Nouveau Testament, la *Grammaire* de Port-Royal, les écrits de Freud et de Lacan sur la paranoïa et l'hystérie, de Leibniz et de Descartes sur la langue universelle des philosophes, de Fontenelle et de Flammarion sur la théorie de la pluralité des mondes habités, des ouvrages sur Galilée, Copernic, les Grandes Découvertes, les œuvres de Rabelais et de Swift, Thomas More et Comenius, les biographies de saintes mystiques, d'Hildegarde de Bingen à Thérèse Neumann, le *Livre des Mormons*, des

ouvrages sur le spiritisme, l'occultisme, la sorcellerie, le chamanisme, le développement du langage, les cryptophasies, le langage des sourds-muets, les aphasies, l'acquisition du langage par l'enfant, les langues artificielles (domaine de l'interlinguistique), les langages informatiques, les machines à traduire et, bien sûr, tout ce qui concerne les universaux linguistiques, cette pierre philosophale des linguistes, sans oublier d'innombrables théories sur l'origine du langage, dont un grand nombre sont l'œuvre de « fous littéraires », à quoi s'ajoute, en contrepoint, tout ce que j'ai pu trouver en matière d'utopies, de voyages imaginaires, de romans de science-fiction ou d'œuvres fantastiques comportant des inventions de langues et dont la production s'étend depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours¹.

Mais qu'y a-t-il de commun dans cet assemblage hétéroclite, dont pourtant les éléments s'attirent les uns les autres comme des particules aimantées ? Où se situe le point de convergence ? Qu'est-ce qui unit les théories chimériques issues du mythe de Babel, les spéculations sur la communication interplanétaire et intergalactique – un des grands thèmes de la science-fiction, elle-même issue de la tradition des voyages imaginaires –, la fiction en action chez les utopistes de la langue universelle, et les manifestations de possession par le langage, qui permettent à certains sujets de parler la langue de Dieu, des anges, d'Adam, du Saint-Esprit, des Martiens, des habitants du Soleil ou de la Lune ?

Ce dénominateur commun, qui revient comme un motif obsédant, ce pourrait bien être, tout d'abord, l'idée d'universalité, d'unicité du langage humain, projetée vers l'avenir, vers

1. J'appris à cette occasion que les Anciens étaient déjà très friands de voyages dans la Lune et les planètes, que le mythe de l'Atlantide avait une origine platonicienne, et bien d'autres choses apparemment sans rapport avec la linguistique.

le passé lointain, et dans toutes les directions, dans l'infini de l'espace et du temps, dans la fiction comme dans la science et la pseudo-science ; une idée portée par des mythes, tel celui de Babel ; par des théories respectables et respectées, telles la *Grammaire* de Port-Royal et la grammaire générative et transformationnelle ; par des théories aberrantes, telles celles de Jean-Pierre Brisset (mais la Bibliothèque nationale et, aujourd'hui, d'innombrables sites sur la Toile recèlent bien d'autres trésors logophiliques) ou de Nicolas Marr, le Lysenko de la linguistique ; par des constructions philosophiques et logiques : la recherche de la langue philosophique, qui occupa les plus grands esprits du XVI^e au XVIII^e siècle ; par des constructions pragmatiques et politiques : la langue internationale de l'avenir, qui mettra fin aux conflits entre les hommes et entre les nations ; par l'extension concertée des langues véhiculaires sur des critères économiques et politiques ; une idée portée aussi par des pratiques, telles la communication cosmique à la Swedenborg ou les glossolalies tant spiritiques que religieuses ; par d'innombrables fictions enfin, où se reflètent toujours le savoir linguistique du temps, ainsi que l'état général des idées et des connaissances sur le monde.

C'est pourquoi ce livre est construit sur trois types de documents, dont un certain nombre, parmi les plus intéressants ou les plus curieux, sont reproduits en annexe¹ :

- a) des théories sur l'origine et la nature du langage ;
- b) des langues imaginaires consciemment construites, que ce soit dans un cadre romanesque ou avec une véritable visée utopique ou didactique ;
- c) des productions inconscientes (glossolalies ou xénoglossies) affectant ou revendiquant la valeur de véritables langues.

1. Plutôt que d'alourdir le texte par d'interminables citations, j'ai préféré regrouper tout le corpus de référence en fin de volume, où il sera loisible au lecteur de le consulter, soit en cours de lecture, soit d'une traite ; beaucoup de ces textes, antérieurs à 1900, sont quasi introuvables, sinon à la BNF.

On pourrait penser que les inventions de langues (*b* et *c*) et les théories sur l'origine et la nature du langage (*a*) s'inscrivent dans des problématiques différentes ; que les créations spontanées (*c*) sont à distinguer des créations réfléchies (*a* et *b*). Mais n'est-ce pas, dans tous les cas, une activité *métalinguistique* qui est à l'œuvre, même sous sa forme inconsciente ?

Des rapports logiques et, pour ainsi dire, nécessaires unissent d'autre part ces trois types de productions apparemment dissemblables.

Tout d'abord, les théories sur l'origine comportent presque toujours des *reconstructions*, plus ou moins élaborées, de la langue primitive et des étapes de son évolution.

Par ailleurs, le mythe de la langue adamique *justifie* la création délibérée des langues artificielles de l'avenir, tout autant que les productions spontanées, mystiques ou spiritiques, et ce lien est le plus souvent *explicite*. Historiquement, les thèses sur l'origine du langage (essentiellement monogénétilistes, puis polygénétilistes à partir du XIX^e siècle) et les projets de langue universelle se développent parallèlement. Bien que donnant lieu à des constructions de nature différente, ces deux types de recherche s'insèrent dans les mêmes courants de pensée. D'ailleurs, bien souvent, un même personnage a travaillé dans les deux directions ¹.

En ce qui concerne le sujet créateur, enfin, on peut dire que toutes ces productions, théorisées ou non, rationnelles ou non, conscientes ou inconscientes, procèdent, fondamentalement, d'une même attitude envers le langage : une relation ambiva-

1. Le fait même que la Société linguistique de Paris ait exclu, lors de sa création en 1866, à *la fois* la question de l'origine du langage et celle d'une langue universelle utopique montre bien à quel point ces deux aspects de l'imaginaire linguistique sont inséparables. Également éclairante à cet égard est la bibliographie fournie par l'éditeur de Court de Gébelin, en introduction à l'édition de 1816 de l'*Histoire naturelle de la parole* (1^{re} éd., 1776) : grammaire générale, langue universelle et langue originelle y sont confondues en une même rubrique.

lente d'amour-haine, assortie de volonté démiurgique et de goût du jeu.

Car le sujet parlant s'inscrit très fortement au centre de cette histoire, d'où une seconde idée directrice : l'homme est possédé par le langage, et réciproquement. Et c'est pourquoi ce livre explore non seulement le mythe de la langue universelle mais aussi le rapport de l'être humain au langage. L'aptitude à la réflexivité, propre à l'homme et au langage, fait que, s'intéresser au langage, c'est s'intéresser à l'homme s'intéressant au langage ; et il n'y a pas de distance entre le sujet et l'objet en cette affaire. On est toujours partie prenante, à la fois sujet désirant et objet de ce désir ; puisqu'il s'agit d'une relation qui passe par l'amour, l'entrecroisement de l'amour du langage et de l'amour de soi.

Les inventeurs de langues sont avant tout des amoureux fous : ils aiment un objet qui n'est à eux que dans la mesure où ils ont aussi à le partager avec une communauté¹ ; mais, avec cet objet, chacun entretient un rapport exclusif et particulier. Plongeant dans un passé mythique, s'éclairant à l'occasion d'un avenir utopique, et néanmoins profondément ancré dans l'histoire humaine, s'étendant dans l'espace du connu comme de l'inconnu, le langage est surtout ce qui fait que les hommes sont hommes, c'est-à-dire à la fois semblables et différents.

Bien que nombre des textes que j'ai sélectionnés aient une valeur poétique ou esthétique, souvent involontaire (c'est le cas des élucubrations d'un Brisset par exemple), il me faut justifier l'exclusion de mon corpus de langues inventées par des poètes. Outre le fait que Rabelais, Swift, Joyce, Carroll, Artaud, Michaux, Burgess et bien d'autres ont déjà été, et

1. « De là procède la nature profondément paradoxale de la langue, à la fois immanente à l'individu et transcendante à la société » (Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1974, t. II, p. 85).

seront encore, l'objet d'analyses et de grosses thèses universitaires, j'ai décidé de ne retenir que les productions qui répondent aux critères suivants :

1) La notion de *langue* en tant que *système autonome* et complet doit être revendiquée par l'auteur qui offre son projet ou sa théorie à l'usage de la communauté. Le *martien* issu de l'imagination subliminale d'Hélène Smith satisfait tout autant à ce critère que *l'espéranto*, patiemment et consciemment construit par le docteur Zamenhof.

2) Le système est *imaginaire* et s'oppose d'une part aux *langues naturelles*¹, d'autre part aux langues *historiquement attestées*².

3) La tentative relève d'une emprise, consciente ou inconsciente, ludique, fonctionnelle ou utopique, de l'individu sur le langage³ : celui-ci s'oppose ainsi à la société (or le langage est un fait social échappant à l'individu) tout en s'adressant à elle (prosélytisme, exemplarité, visée didactique ou philosophique, médiation privilégiée avec les autres mondes, etc.).

Critères qui ne s'appliquent pas, on en conviendra, aux inventions « poétiques », bien que les procédés mis en œuvre se rejoignent souvent, en particulier dans le cas des glossolales et des fous raisonnants. Et, si ces derniers sont souvent des poètes malgré eux, c'est bien l'intention du sujet qui constitue la démarcation.

Quant aux textes issus d'œuvres romanesques, ils présentent un double intérêt : tout d'abord, ils témoignent de l'emprise ininterrompue du mythe de la langue des origines dans l'imaginaire collectif. Ensuite, ils constituent le meilleur reflet de

1. Ce terme peu satisfaisant désigne les langues qui paraissent l'émanation « naturelle » des différentes cultures humaines.

2. L'indo-européen primitif, bien que non attesté, apparaît cependant, grâce à la rigueur des comparatistes, comme une construction légitime, sinon incontestée.

3. Car, à travers cette action sur les *langues*, réelles ou imaginaires, c'est bien le *langage*, en tant que manifestation humaine, qui est visé.

La création de langues :
une activité qui se développe
de façon exponentielle

Quelques statistiques

« Au siècle prochain, il est vraisemblable que le nombre de langues inventées dépassera le nombre de langues naturelles survivant dans le monde.

Cullen MURPHY, *Atlantic Monthly*, octobre 1995

Le site de l'Américain Jeffrey Hennings, qui assure une « veille » dans le domaine de l'invention des langues, donne pour la période qui s'étend de 1100 à 2005 le décompte suivant :

1100-1499	1	(la <i>lingua ignota</i> d'Hildegarde de Bingen, voir encadré, p. 54)
1500-1599	1	(la langue de l' <i>Utopia</i> de Thomas More)
1600-1699	5	
1700-1799	4	
1800-1829	0	
1830-1839	1	
1840-1849	1	
1850-1859	2	
1860-1869	2	
1870-1879	3	(dont le <i>volapük</i> de Martin Schleyer, voir encadré, p. 107)
1880-1889	6	(dont l' <i>espéranto</i> de Ludwik Zamenhof, voir encadré, p. 109)
1890-1899	2	
1900-1909	15	
1910-1919	8	
1920-1929	5	
1930-1939	11	(dont le <i>Basic English</i> de C. K. Ogden)
1940-1949	7	
1950-1959	13	
1960-1969	15	
1970-1979	24	
1980-1989	33	
1990-1999	204	

2000-2004	298
2000-2009	680 (prévision par extrapolation)

À partir de 1960, il s'agit essentiellement de langues de fiction et de langues « privées » à finalité ludique ou cryptique, et non plus de langues à vocation philosophique ou véhiculaire. La langue du film *Star Trek*, le *klíngon*, en est l'exemple le plus connu. De nombreux jeunes Américains s'en servent comme d'un code d'initiés.

Il s'agit donc d'un courant inverse de la disparition accélérée des langues minoritaires et sans statut; ce phénomène est l'objet de l'inquiétude de la communauté des linguistes, qui crient, comme Claude Hagège: « Halte à la mort des langues! »

l'état des connaissances du grand public au fil de l'histoire. Or, c'est toujours sous une forme vulgarisée, et donc nécessairement schématique et déformée, que la science des clercs imprègne le corps social. Et c'est pourquoi une sélection d'ouvrages de fiction, des voyages imaginaires à la science-fiction, me servira de fil directeur, revenant comme un leitmotiv de chapitre en chapitre, car chaque auteur, fût-il didacticien, philosophe ou simple amuseur, transmet les connaissances, fussent-elles déformées, et charrie les fantasmes propres à son époque¹.

Toute création est tributaire de l'imaginaire collectif. Il convient donc avant tout de situer les sources mythiques des

1. Il convient d'opérer une distinction entre les fictions qui relèvent de la science-fiction pure, du fantastique et du didactique-philosophique. La science-fiction, même avant de porter ce nom, extrapole à partir de données scientifiques. Tout se tient, est justifié, doit présenter l'aspect du vraisemblable. Le fantastique, par contre, n'a que faire de la vraisemblance: c'est le merveilleux, l'irrationnel à l'état pur. Dans le genre didactique-philosophique, l'intention véritable se déguise sous les apparences de la fiction, qui n'est alors que métaphore ou allégorie. Il arrive, bien sûr, que les trois genres soient mêlés et il n'est pas toujours facile de classer les différentes œuvres dans tel ou tel d'entre eux. Celles qui contiennent les plus belles élaborations de langues révèlent souvent un savoir approfondi en linguistique et sont même, dans quelques cas, l'œuvre de grammairiens, de linguistes ou de philosophes du langage.

langues imaginaires, de mettre en évidence le lien qui unit le mythe à l'utopie, le rêve endormi au rêve éveillé ; ce sera l'objet de la première partie. Et, comme on ne saurait porter de jugement sur la pensée d'un individu en dehors de toute référence aux idées de l'époque, c'est à un parcours accéléré de l'histoire de la pensée linguistique que je convie le lecteur dans la deuxième partie, parcours balisé par les inventions de langues dans la littérature de fiction du XVI^e au XX^e siècle. J'ai choisi par ailleurs, pour illustrer le fantasme linguistique en action, deux cas exemplaires : celui de Nicolas Marr et celui d'Hélène Smith. Ils feront l'objet de la troisième partie de ce livre. Dans la dernière partie enfin, je m'efforcerai de faire la défense et l'illustration des langues naturelles.

POST-SCRIPTUM

En rédigeant ce livre, je n'ai eu qu'une angoisse : en traquant l'universel linguistique, ne me condamnais-je pas à aborder de proche en proche la totalité des connaissances humaines, ce qui est manifestement impossible ? Me trouvant obligée de faire de fréquentes incursions dans les domaines de la psychologie, de la psychanalyse, de la philosophie, de la logique, de l'histoire, de la sociologie, de l'ethnologie, de l'histoire des idées et des idéologies, j'ai eu conscience de sortir du domaine de la linguistique proprement dite. Mais les frontières de la science du langage doivent-elles nécessairement être tranchées ? En effet, si la linguistique a le droit et le devoir de s'ériger en science autonome (processus qui se poursuit depuis la fin du XIX^e siècle), elle ne s'en situe pas moins sur un continuum avec les autres sciences de l'homme : puisque l'homme est au centre du langage et réciproquement. Benveniste souhaitait construire, à partir d'un noyau linguistique,

une véritable anthropologie, au sens plein du terme : la linguistique serait totale ou ne serait pas. « Je suis linguiste, disait de son côté Jakobson, et rien de ce qui est linguistique ne m'est étranger. » Je remplacerais volontiers *linguiste* par *sujet parlant*, car le langage est l'affaire de tous. Je prie néanmoins les lecteurs spécialistes de telle ou telle des disciplines que je viens d'énumérer de bien vouloir excuser les lacunes qu'ils ne manqueront pas de découvrir.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Mots et les Femmes

Payot, 1978, et « Petite Bibliothèque Payot », 1992

J'apprends le wolof (Damay jang wolof)
en collaboration avec Jean-Léopold Diouf
Karthala, « Hommes et sociétés », 1991

Subjecthood and Subjectivity

Volume collectif, Ophrys, 1994

Language through the Looking-Glass

Oxford University Press, 1998

RÉALISATION: IGS CHARENTE-PHOTOGRAVURE
IMPRESSION: CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL: MAI 2006. N° 82364 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE